Ami du Clergé du 19 mai 1949

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Pour la fête de la Pentecôte. — II. L'Esprit de vérité, 153.

Plans d'instructions sur le Credo *(fin)*. — XXXVIII. La vie éternelle, 154.

L'Année avec Notre-Dame. — 2° Programme d'action : III. Animation spirituelle de l'Action catholique, 156. — 31 mai : Marie Médiatrice, 158.

En lisant. — Les grands jours de Lorraine, 160.

POUR LA FETE DE LA PENTECOTE

II

L'ESPRIT DE VÉRITÉ

Quelle ardeur de désir l'actualité brûlante communique, en cette Pentecôte, à la prière liturgique séculaire de l'Eglise : *Emitte Spiritum tuum... et renovabis faciem terræ ;* Envoyez votre Esprit... et vous renouvellerez la face de la terre.

Notre-Seigneur l'appelait l'Esprit consolateur : et il y a aujourd'hui de par le monde tant de larmes, tant de deuils, tant d'angoisses !

Il est l'Esprit d'amour et la guerre qui continue ou qui menace entre nations ou à l'intérieur des nations est un péché contre l'amour.

Le Christ promettait à ses apôtres qu'il les revêtirait de force : et il y a des jours où nous sommes à bout de nerfs, si lent est notre relèvement, à penser qu'il ne se fera jamais.

Surtout, sans peut-être que beaucoup y pensent, nous avons à nous souvenir pratiquement et utilement qu'il est l'Esprit de vérité. « Quand le Consolateur, l'Esprit de vérité, sera venu, il vous enseignera toute la vérité. » Il n'y a que la vérité qui délivre : *Veritas liberabit vos,* et sans elle on ne sort d'une servitude que pour retomber dans une autre.

De cet Esprit de vérité avaient d'abord besoin *les apôtres,* encore prisonniers de leurs idées particularistes.

De cet Esprit de vérité a d'abord besoin *la société* d'aujourd'hui, emmurée dans sa conception matérialiste de l'existence.

I. — *Pour les Apôtres*

De cet Esprit de vérité avaient d'abord besoin les apôtres.

C'est le jour même de l'Ascension, de la séparation définitive, de son œuvre achevée. Jésus fait route avec ses apôtres vers ce mont des Oliviers, théâtre de son agonie et théâtre de sa glorification. Et ils lui posent encore la naïve question : « Seigneur, le temps est-il enfin venu où vous rétablirez le royaume d'Israël ? »

Ainsi, pendant trois ans consécutifs, le Maître leur a enseigné une doctrine toute spirituelle ; il a répété sur tous les tons, sous mille formes, en termes formels et en paraboles, que son royaume n'est pas de ce monde ; sa résurrection — un événement qui aurait dû bouleverser la Palestine et le monde — s'est faite sans fracas et sans retentissement politique ; pendant les quarante jours qu'il vient de se survivre au milieu d'eux il leur a bien défini le caractère tout spirituel, religieux et moral de la mission qu'il leur confie : « Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre. Comme mon Père m'a envoyé, ainsi moi je vous envoie. Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, leur apprenant à garder tout ce que je vous ai commandé ; et voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles », et malgré tout cela leurs yeux ne se sont pas ouverts, ils n'ont pas encore compris, ils continuent à rêver, avec l'ensemble de leurs compatriotes, d'un Messie tout temporel !

Ils se le figurent toujours à l'image que le démon s'en faisait, avant qu'il eût parlé, quand il se préparait à sa mission par le jeûne du désert. Le Messie, ce ne pouvait être qu'un miraculeux pourvoyeur d'abondance qui donnerait le pain sans travail : « Dis que ces pierres deviennent du pain. » — Il ne pouvait être qu'un Prince-Providence qui conjurerait les accidents physiques, les maladies, la mort : « Jette-toi du haut de ce faîte, car il est écrit : Il a donné pour vous des ordres à ses anges, et ils vous porteront dans leurs mains, de peur que votre pied ne heurte contre la pierre. » — Il ne pouvait être qu'un roi temporel qui réunirait sous son sceptre tous les royaumes du monde : « Je vous donnerai tout cela si, tombant à mes pieds, vous m'adorez. »

« Seigneur, le temps est-il enfin venu où vous rétablirez le royaume d'Israël ? »

A cette question, Jésus qui ne veut et ne peut leur dire brutalement que la restauration du royaume d'Israël est hors de propos et sans objet, Jésus se borne à leur reprocher leur vaine curiosité : « Ce n'est pas à vous de connaître les temps ni les moments que le Père a fixés de sa propre autorité. » Mais il ajoute, pour leur laisser l'espérance et qu'ils s'en souviennent quand ils auront compris : « Lorsque le Saint-Esprit descendra sur vous, vous serez revêtus de force et vous me rendrez témoignage à Jérusalem, dans toute la Judée, dans la Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre. »

Puisqu'ils ne pouvaient s'empêcher de transposer sur le plan temporel toutes ses promesses mystérieuses qui n'en devenaient pour eux que plus obscures, il leur suffisait de garder l'espoir d'un puissant secours, d'une force qui les revêtirait comme d'une armure, d'un entraîneur qui exalterait leur courage et les mènerait à la victoire.

Et nous savons comment le miracle s'accomplit. C'est en éclairant l'intelligence des apôtres, en leur révélant le sens des paroles de leur Maître, en leur montrant la transcendance de leur mission, que l'Esprit-Saint transformera en héros ces pusillanimes. L'Esprit de la Pentecôte apporta à ces timides l'intelligence du royaume de Dieu ; il leur fit voir dans sa pleine lumière, au-delà des choses du temps, le seul objet capable de ravir l'homme hors de lui-même et de lui faire compter pour rien sa vie même et son honneur : le bien purement spirituel, éternel, infini : Dieu lui-même, son amour, sa possession, sa gloire.

II. — *Pour les hommes d'aujourd'hui*

De cet Esprit de vérité a d'abord besoin le monde d'aujourd'hui.

Que souhaite, en notre temps encore, la masse de nos contemporains ? Tout simplement le retour à leurs aises, à leur bien-être, à toutes les facilités d'une existence matérielle confortable. C'est en ce sens uniquement que notre société contemporaine, devenue dans son ensemble matérialiste et païenne, se pose à sa façon, après les privations et les sacrifices des années de guerre et de l'immédiat après-guerre, la question des apôtres : Seigneur, le temps est-il enfin venu où vous rétablirez le royaume d'Israël ?

Entendons-nous bien, je ne crois pas qu'il puisse venir à la pensée d'aucun homme censé de regarder les conditions d'existence matérielle de ces dix dernières années comme un régime normal, encore moins un idéal. L'ascétisme et la pénitence forcée, auxquelles furent condamnés le plus grand nombre parmi nous n'ont jamais été présentés par l'Evangile comme l'obligation de tous mais seulement comme la vocation libre d'une élite. Il faut à l'homme en général un minimum vital, une certaine facilité d'existence, comme on dit aujourd'hui, un standard de vie, qui lui laisse assez de liberté d'esprit pour s'adonner au spirituel et à l'éternel : David demandait à Dieu le nécessaire et la prière du Seigneur nous fait implorer notre pain quotidien.

Pourtant, il faut reconnaître que le progrès matériel n'est pas le progrès ni la civilisation tout court. L'homme est corps ; mais il est aussi esprit. Une vie faite pour lui doit harmoniser et hiérarchiser le matériel, le temporel, l'économique et le spirituel, l'intérieur, le moral.

Tant qu'on n'aura pas satisfait la partie supérieure de son être, tant qu'il se nourrira de mystiques purement terrestres, tant qu'il n'aura pas reconquis le sens véritable de la vie, l'homme ne retrouvera ni sa voie, ni son équilibre, ni sa paix.

A l'époque où nous sommes, il a besoin d'une Pentecôte spirituelle qui lui révèle la vérité sur Dieu, sur la destinée de son âme immortelle, sur le caractère sacré de la famille, sur la nécessaire hiérarchie de la société : en bref, la vérité religieuse, individuelle, familiale, sociale. Encore une fois il n'y a que la vérité qui puisse le sauver. Et c'est à l'Esprit de lumière qu'il faut demander de faire de tous nos contemporains des fils de lumière.

Autrefois, dans certaines églises on laissait tomber de la voûte des pétales de pivoines rouges, la fleur de la saison, pour symboliser les flammèches de feu par lesquelles le Saint-Esprit éclaira l'âme des apôtres. Si nous n'avons pas le droit d'exiger de Dieu une nouvelle Pentecôte miraculeuse, puisqu'il ne gouverne pas le monde à coups de miracles, nous n'en sommes pas réduits pourtant à ce geste symbolique. Pour nous qui avons eu la grâce de comprendre, il nous reste aussi d'être les témoins du Christ par notre vie et de faire nôtre de toute l'ardeur de notre foi la prière de l'Eglise : *Emitte spiritum tuum... et renovabis faciem terræ.*

* *

Sur un livre qu'il offrait au poète Francis Jammes, qui serait un peu son converti, Paul Claudel écrivait cette dédicace : « Le soleil de la Pentecôte illumine la terre nette et parée et profonde comme une église. »

Voulait-il parler du soleil qui plane dans le ciel de la Pentecôte sur la nature, comme les brumes de novembre enveloppent les arbres qui se dépouillent aux jours des morts ? Voulait-il parler au contraire de la lumière de la Pentecôte qui éclaire les âmes ? Peu importe puisque le soleil intérieur trouve son image et sa figuration dans le soleil visible.

Ce qui est certain c'est que la Pentecôte doit être la fête de la pleine lumière, comme Pâques est la fête du renouveau. Que cette lumière éclaire les âmes aujourd'hui comme elle éclaira les apôtres autrefois. Le soleil qui illumine est aussi le soleil qui féconde.

Pour que soit renouvelée la face de la terre, hâtons de nos prières, comme les apôtres groupés au Cénacle autour de la Sainte Vierge, le lever et la marche conquérante du soleil de vérité, l'Esprit-Saint, qui perce et chasse tant de ténèbres d'erreurs accumulées sur notre terre. C'est lui qui nous enseignera toute chose, a promis Notre-Seigneur. Toute chose, et d'abord le sens de Dieu et de la vie.

PLANS D'INSTRUCTIONS SUR LE CREDO

XXXVIII

« LA VIE ÉTERNELLE. AINSI SOIT-IL »

Le *Credo*, qui comprend douze articles, s'achève avec la même grandeur et la même simplicité qui avaient marqué son début. Harmonie parfaite entre tous les dogmes qui le composent. Le Dieu Créateur des mondes, son Fils incarné pour notre salut, l'Esprit divin, qui procède du Père et du Fils et qui vient en nous pour nous sanctifier, l'Eglise Corps mystique du Christ, tout aboutit pour nous à cette conclusion prodigieuse : *la vie éternelle.*

S. Augustin, dès avant sa conversion, avait remarqué cette correspondance des divers articles de la Règle de foi. Il disait à son ami Alypius, confident de toutes ses pensées et qui allait se convertir avec lui :

« Jamais Dieu n'aurait fait pour nous tant et de si grandes choses, si par la mort du corps la vie de l'âme était également anéantie » *(Confes.*, VI, 11).

Seule la vie éternelle est à la mesure de Dieu, à l'échelle de l'Incarnation, de la Croix du Sauveur, de la venue de l'Esprit-Saint à la Pentecôte. La vie éternelle est la justification de tous nos mystères, le seul but capable de donner un sens à la vie, un prix à la vertu, une valeur à l'héroïsme, une preuve décisive de la justice de Dieu.

Il faut donc, en terminant ces instructions sur le *Credo*, considérer la vie éternelle et dire : 1° ce qu'elle n'est pas, — 2° ce qu'elle est.

I. — *Ce que n'est pas la vie éternelle*

1° Par la vie éternelle, nous n'entendons pas seulement le fait de l'immortalité de l'âme. Les damnés, eux aussi, subsisteront éternellement, parce que l'âme est indestructible, en sorte que Dieu seul qui la créa pourrait l'anéantir. Mais on ne peut pas dire que les damnés possèdent la vie éternelle. Bien plutôt, ils souffrent de la *mort éternelle,* expression étrange mais qui traduit bien l'horreur de la damnation en enfer. Ce n'est pas vivre pour l'âme que d'être séparée de Dieu, source de vie et de bonheur. Ici-bas,

déjà, quand la souffrance atteint un certain degré et qu'elle n'est pas comprise, pas sanctifiée par l'amour et l'union à la croix du Sauveur, l'homme se révolte contre la vie. Souffrir toujours, souffrir sans espoir, ce n'est plus une vie. En enfer, ce n'est plus une vie, c'est la souffrance stérile, la souffrance maudite, la souffrance désespérée, mais immortelle, d'où notre expression terrifiante : *mort éternelle*.

2° D'autre part, la vie éternelle n'est pas attachée aux vaines jouissances d'ici-bas. — Vaines révoltes parfois des poètes sensuels, qui ne veulent pas d'un paradis d'où seraient exclues les voluptés qu'ils aiment ! Erreur grossière. — Les joies sensibles ne sont qu'une image de ce que Dieu peut nous donner, pour notre félicité. Un enfant qui ne connaît que la joie de ses jouets ou de ses bonbons, peut de même avoir peur de n'avoir plus tard que les joies de l'esprit et du cœur. Mais quand il aura quitté l'enfance et ses illusions, il rira le premier de ses appréhensions : ses jouets, et les sucreries de son enfance, quand il aura goûté aux grandes jouissances de l'intelligence et de la conscience attachée au devoir.

Mais ces jouissances, à leur tour, ne sont rien auprès de celles que Dieu nous garde pour l'éternité.

3° Il y a une raison majeure, en vertu de laquelle la vie éternelle ne peut être rien de terrestre, rien de matériel, rien de créé, c'est que tout cela est périssable. La terre aura une fin. Tout ce qu'elle contient disparaîtra un jour. Les astres pâliront et mourront, quelle que soit la longueur de leur course. Il y a une fin à tout. Notre bonheur éternel ne peut donc être attaché à ce qui se passe. C'est sur cette conviction que se fonde la morale chrétienne :

« N'aimez point le monde, dit S. Jean, ni ce qui est dans le monde. Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui. Car tout ce qui est dans le monde, la concupiscence de la chair, la concupiscence des yeux et l'orgueil de la vie, ne vient point du Père, mais du monde. Le monde passera et sa concupiscence aussi : mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement » (I Jo., II, 15-17).

Il reste que Dieu seul peut nous donner la vie éternelle. Comment le fera-t-il ?

II. — *Ce qu'est la vie éternelle*

1° Cette vie dépasse nettement tout ce que nous pouvons imaginer. S. Paul l'affirme :

« Nous prêchons une sagesse de Dieu mystérieuse et cachée, que Dieu, avant tous les siècles, avait destinée pour notre glorification... Ce sont des choses, comme il est écrit, « que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues, et qui ne sont pas montées au cœur de l'homme » — des choses que Dieu a préparées pour ceux qui l'aiment » (I Cor., II, 7-9).

« La félicité est la possession perpétuelle de tous les biens sans le mélange d'aucun mal » *(Cité de Dieu*, XII, 20).

2° Sans pouvoir comprendre cette béatitude qui nous dépasse, parce qu'elle est digne de Dieu et de son Christ, nous devons remarquer que l'Ecriture multiplie les expressions attirantes et glorieuses : la vie éternelle est appelée tour à tour : royaume de Dieu (Mat., VI, 33 et XXI, 31), — royaume du Christ (Jo., XVIII, 36), — royaume des cieux, très souvent, — paradis (Ezéch., XXVIII, 13), — Cité sainte (Isaïe, LII, 1, et Apoc., XXI, 2), — Jérusalem nouvelle (Apoc., III, 12, et XXI, 2), — demeure du Père (Jo., XIV, 2).

Tous ces titres nous conduisent à la même pensée : la vie éternelle est l'entrée en la demeure, dans la gloire, dans la joie de Dieu. Jésus a employé aussi cette expression : « Courage, bon et fidèle serviteur, parce que tu as été fidèle en de petites choses, entre dans la joie de Dieu. »

Ici, le mot joie est un mot que nous connaissons : mais l'addition du mot Dieu suffit à nous transporter au-delà de ce que notre intelligence actuelle peut comprendre : la joie, c'est bien ce que nous entendons par le mot *vie* : une vie sans joie ne serait pas une vie, — mais « la joie de Dieu » — chose ineffable !

3° Pourtant, nous voulons en dire au moins tout ce que nous pouvons et l'Ecriture, comme la raison elle-même nous y invitent.

a) La raison nous dit ceci, avec S. Augustin :

« La félicité est la possession perpétuelle de tous les biens sans le mélange d'aucun mal » *(Cité de Dieu*, XII, 20).

Deux éléments donc : 1° absence de tout mal, — 2° possession de tout bien à perpétuité.

Cela est une déduction de la simple raison, mais elle coïncide admirablement avec le langage de l'Ecriture :

1. absence de tout mal :

« Celui qui est assis sur le trône les abritera sous sa tente ; ils n'auront plus faim, ils n'auront plus soif ; l'ardeur du soleil ne les accablera plus, ni aucune chaleur brûlante ; car l'Agneau qui est au milieu du trône sera le pasteur et les conduira aux sources des eaux de la vie et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux » (Apoc., VII, 16).

Et encore :

« Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes : il habitera avec eux et ils seront son peuple ; et lui-même il sera le Dieu avec eux, il sera leur Dieu : et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux, et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni douleur, car les premières choses ont disparu » (Apoc., XXI, 3-4).

2. possession de tout bien :

Avant tout possession de Dieu, béatitude essentielle, — en second lieu et accessoirement, possession de la société et de l'amour fraternel de tous les saints et de tous les anges.

Mais avant tout possession de Dieu :

« La vie éternelle, dit J.-C., c'est qu'ils vous connaissent, vous, le seul vrai Dieu, et celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ » (Jo., XVII, 3).

Et cela est rationnel : l'âme est avant tout esprit. Elle tend à connaître et aimer. La vie éternelle ne peut être autre chose que la connaissance et l'amour de Dieu.

Attention, ne faisons pas consister l'éternité seulement dans l'*infini de durée*, mais bien plutôt dans ce que nous pourrions appeler : l'infini de l'intensité ! Dès ici-bas, dans les joies les plus sublimes et les plus intenses, il nous semble qu'une éternité est enfermée dans un instant, en raison de l'intensité : c'est qu'alors *le temps est supprimé*. Il n'y a plus ni temps ni espace. Dans une extase de joie, on ne fait plus attention à la durée. Ce n'est qu'au sortir de cette extase que le temps reprend ses droits et que nous nous sentons arrachés à l'éternel, ressenti dans un instant ! Mais au ciel, il est évident que le temps sera supprimé pour toujours, que l'intensité de la joie n'aura pratiquement point de limite, que, par conséquent, l'éternité *sera ressentie*

toute entière dans chaque instant et non pas seulement *successivement.*

En d'autres termes, la vie éternelle n'est pas *une somme* de joies partielles, mais une possession de la *joie totale,* et une possession sans fin.

4° L'Ecriture pousse encore plus loin ses révélations sur la vie éternelle :

S. Jean affirme que nous ferons alors un *acte divin,* et d'après ce que nous venons de dire, un tel acte est générateur de la *joie totale en un instant sans fin.*

Magnifique passage de S. Jean :

« Voyez quel amour le Père nous a témoigné, à savoir que nous soyons appelés enfants de Dieu et que nous le soyons en effet !... Mes bien-aimés, nous sommes donc dès maintenant enfants de Dieu et ce que nous serons un jour ne nous a pas encore été manifesté ; mais nous savons que lorsque se fera cette manifestation, nous lui serons semblables, parce que nous le verrons tel qu'il est » (I Jo., III, 1-2).

D'après ce passage, la béatitude consiste à être « semblable à Dieu » : mais en quoi ? en ce que nous le verrons tel qu'il se voit, nous le verrons non plus dans le reflet des choses créées, mais dans son essence elle-même.

Même enseignement dans S. Paul :

« Maintenant, nous voyons dans un miroir, d'une manière obscure, mais alors nous verrons face à face ; aujourd'hui je connais en partie, mais alors je connaîtrai comme je suis connu » (I Cor., XIII, 12).

La connaissance de Dieu, au ciel, est donc toute différente de celle d'ici-bas : elle sera directe, immédiate, *faciale,* c'est-à-dire intuitive et infaillible, comme celle que Dieu a de nous et dont notre propre conscience de nous-mêmes est une image affaiblie.

Et cela nous fait comprendre aussi cette parole de S. Paul :

« Vous avez reçu un esprit d'adoption, en qui nous crions : Abba ! Père ! Cet Esprit lui-même rend témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu. Or, si nous sommes ses enfants, nous sommes aussi héritiers, héritiers de Dieu et cohéritiers du Christ » (Rom., VIII, 15-17).

De nombreux textes appuient ceux-ci : J.-C. nous appelle à partager sa gloire, nous serons modelés sur sa perfection, nous serons éternellement d'autres Jésus-Christ. Dès à présent, quand nous avons la grâce sanctifiante en nous, nous possédons, en cette grâce, le gage certain de cette similitude, de cette identification à Jésus-Christ. « Je ne vis plus, disait S. Paul, mais c'est Jésus qui vit en moi. »

S. Augustin a essayé de résumer tout ce que nous savons de la vie éternelle dans ce passage de la fin de sa *Cité de Dieu :*

« Quelle ne sera pas notre félicité, alors que nul mal ne pourra plus nous frapper, que nul bien ne pourra nous échapper, que l'on n'aura qu'à louer Dieu, qui sera tout en tous !... La récompense de la vertu ce sera Celui qui a donné la vertu et qui s'est promis lui-même, parce qu'il ne peut rien y avoir de meilleur ni de plus grand que lui-même... C'est en ce sens qu'il faut comprendre le mot de l'Apôtre : « Pour que Dieu soit tout en tous » (I Cor., XV, 28). Il sera en personne la fin de nos désirs, car il sera vu sans fin, aimé sans lassitude, loué sans fatigue... Là-haut nous serons au repos et nous verrons, nous verrons et nous aimerons, nous aimerons et nous louerons. Voilà ce qui arrivera à la fin sans fin » *(Cité de Dieu,* XXII, 30, 1 ; *P. L.,* XLI, col. 801).

N'oublions pas enfin que la vie éternelle ne sera pas le fait d'un esprit isolé, mais plus que jamais une « communion des saints ». La joie éternelle de chacun se multipliera de la joie de tous les autres. Le Corps mystique du Christ sera réalisé pour toujours. Tout ce qui est dit de la vision béatifique de Dieu, de l'amour béatifique de Dieu, de la louange éternelle de Dieu par les élus, dans une éternelle extase de félicité, doit être entendu au sens collectif en même temps qu'au sens individuel et personnel.

L'image la plus ressemblante que nous pourrions nous former du ciel serait donc une liturgie très solennelle, animée par une ferveur de tous les assistants telle que nulle distraction ne vienne les détourner de la louange divine, traversée par un tel élan d'amour que nul ne sente plus ni l'écoulement de la durée, ni le poids du corps, ni les limites de l'espace, ni les bornes de l'âme, embellie d'autre part et à jamais par la musique la plus divine, les chants les plus sublimes, en l'honneur d'un Dieu devenu perceptible immédiatement à chaque membre de l'assemblée liturgique ! Que serait une telle « Messe » pontificale, célébrée par Jésus-Christ en présence de tous les saints de tous les siècles, en l'honneur de la Très Sainte et Très Auguste Trinité, mais célébrée sans fin, dans l'enthousiasme unanime et le jaillissement continuel d'un bonheur ineffable ? Image encore bien pâle du ciel, mais image qui suffit à nous donner du courage et de l'amour !

* *

Au terme de notre exposition du *Credo,* la seule conclusion qui s'impose est celle que tire S. Jean, après avoir défini le bonheur qui nous attend :

« Quiconque a cette espérance en lui se rend pur, comme lui-même (Dieu) est pur » (I Jo., III, 3).

Tout se tient dans notre foi. Mais la foi elle-même commande la morale. Et cette morale tient en deux commandements : « Aimer Dieu de tout son cœur, de tout son esprit, de toutes ses forces, — aimer son prochain comme soi-même. »

C'est pourquoi S. Augustin concluait : « Aimez et agissez ensuite comme vous voudrez ! » Ainsi soit-il.

FIN

L'ANNEE AVEC NOTRE-DAME

2° Programme d'action

III

ANIMATION SPIRITUELLE DE L'ACTION CATHOLIQUE

La famille vraiment chrétienne ce n'est pas seulement la famille pratiquante, ni la famille féconde mais repliée sur soi, c'est la famille qui a le souci des familles qui l'entourent.

Et Mgr Théas, parlant ainsi dans sa lettre pastorale 1949 sur la famille, concluait : il faut, par l'Action catholique, que l'Esprit-Saint suscite quelques familles, vraiment, authentiquement chrétiennes, il faut qu'il les rende puissantes en charité et les mette au service des autres familles.

L'*Action Catholique !* On le sait dans les milieux chrétiens, elle est, avec le recrutement sacerdotal, au premier plan du zèle et des préoccupations de nos évêques.

« L'œuvre commune du clergé et des fidèles est absolument indispensable : sinon l'Eglise est tronquée. Il faut qu'on ne mette plus en cause la nécessité de l'Action Catholique, la nécessité du travail des laïques, qu'on ne discute plus sur l'Action Catholique générale et spécialisée. Nous ne remonterons pas le courant paganisant sans les laïques : il faut agir chrétiennement dans les paroisses, sur les mœurs et les institutions ; les deux formes de l'Action Catholique sont nécessaires, ce sont les deux réactions d'un corps vivant, qui doit se revigorer au dedans et rayonner au dehors » (Card. Liénart, au Cong. Lille, octobre 1948, cité par *La Croix*, 17-2-49).

Mais alors, on doit comprendre la nécessité aussi pour cette Action catholique d'être animée d'un grand souffle spirituel. C'est pourquoi la hiérarchie a inscrit au programme d'action de cette année mariale l'Animation spirituelle de l'Action Catholique. C'est le dernier point de ce programme, mais dans la pensée de nos chefs religieux ce n'est pas le moins important.

Pour que nos mouvements d'A. C. entrent « avec toute leur foi et leur générosité dans ce grand courant de ferveur mariale » nos évêques demandent que leurs aumôniers révèlent aux militants « les grandeurs de la T. S. Vierge, sa tendresse maternelle, son désir d'étendre le règne de son Fils sur les institutions et les sociétés ».

Ce sont ces trois points que je voudrais développer un peu aujourd'hui.

I. — *Les grandeurs de la T. S. Vierge*

La prospérité même des congrégations d'Enfants de Marie dans nos paroisses au siècle dernier, par une sorte de choc de retour, n'a pas été sans produire un fléchissement de la dévotion à la Sainte Vierge pour les autres portions de la communauté. Nous nous sommes attachés à faire de cette dévotion l'apanage de la jeune fille.

Tant et si bien que beaucoup ont perdu l'idée des grandeurs de cette bénie entre toutes les femmes.

Bénie entre toutes les femmes, parce qu'elle a été élevée aux sommets de la sainteté. Elle représente à son plus haut degré de perfection l'idéal de grâce et de vertus que Dieu ait jamais conçu : « *gratia plena* ». Elle est même une exception dans l'ordre surnaturel par son immaculée conception, son impeccabilité, ses ascensions toujours plus rapides et jamais arrêtées, un monde à part, le grand et divin monde de Dieu, comme l'exprime S. Marie-Louis Grignion de Montfort : « *Sancta Maria* ».

Et déjà à ce titre elle devait être le sujet de notre admiration et de notre vénération.

Mais bénie entre toutes les femmes plus encore à cause de sa prédestination unique de Mère de Dieu. Jamais nous ne pourrons épuiser les richesses incluses dans ces quelques mots : « Sainte Mère de Dieu, *Sancta Dei Genitrix* ». Cela lui crée des affinités et les plus étroites, avec Dieu, avec les trois Personnes de la Très Sainte Trinité.

Dans ces conditions, nous ne pouvons rendre à Dieu le culte qui lui est dû après la révélation, si nous tenons la Sainte Vierge pour quantité négligeable.

Et toujours davantage bénie entre toutes les femmes parce que cette maternité divine n'est pas fonction impersonnelle et inconsciente qu'une femme est appelée à jouer à l'Incarnation pour que le Fils de Dieu, qui vient nous sauver, reçoive cette nature humaine indispensable à notre salut, mais bien intégration, participation, collaboration au mystère de notre Rédemption. Elle a été choisie comme plénipotentiaire de l'humanité pour acquiescer aux desseins rédempteurs de Dieu. Et c'est en connaissance de cause et en vue de ces desseins qu'elle a dit son *Fiat* qui fait d'elle en second la cause du salut de l'humanité, la médiatrice, la corédemptrice du monde, « *Mater Salvatoris*, Mère du Sauveur ».

Et par là, voici Marie placée au point de départ de la vie surnaturelle, si bien qu'elle devient visiblement notre Mère spirituelle, celle qui conçoit et enfante le Christ total, Jésus et son corps mystique.

II. — *La tendresse maternelle de la T. S. Vierge*

Cette fonction maternelle de Marie dans l'ordre de la grâce met dans son cœur, pour chacun d'entre nous, cette tendresse qui est le don, la richesse, le trésor de tout cœur maternel.

L'Evangile nous donne à contempler sa tendresse pour son Jésus. Dans l'étable de Bethléem, elle est la maman pareille à nos mamans qui enveloppe de langes son petit et le repose dans la crèche capitonnée de paille comme dans un berceau. Lors du pèlerinage annuel à Jérusalem, cette fois que le Jésus de douze ans n'est pas reparu près d'elle et de Joseph, elle est la Mère anxieuse et éplorée qui ne vit plus qu'elle ne l'ait retrouvé. Pendant le triduum de la Passion et surtout cet après-midi tragique du Vendredi Saint, elle est la Mère douloureuse qui ne quitte plus son enfant et lui donne l'assistance et le réconfort de sa présence quand les autres ont disparu.

D'un mot, comme le note S. Luc, et par deux fois, comme pour souligner que c'est là l'intime de son cœur, son Jésus est le centre de toutes ses pensées et de toute sa vie : *conservabat omnia verba hæc conferens in corde suo.*

Eh bien ! c'est la même tendresse qu'elle reporte sur les hommes, sur « les plus petits d'entre eux ». Nous sommes pour elle quelque chose de son Jésus, son prolongement et ses membres, son corps mystique. Elle nous a conquis et enfantés en même temps que lui, par la même acceptation généreuse de sa destinée tragique, par la même obéissance volontaire à la mort et à la mort de la croix !... de son premier-né, selon que dit l'Evangile comme s'il voulait sous-entendre sa maternité spirituelle et faire allusion à ses autres enfants, les hommes, qu'elle avait mission d'appeler à la vie.

Et il n'est pas seulement de la mission maternelle de donner la vie, mais encore de veiller sur elle, de la développer, de la porter à sa perfection. Une mère n'a jamais fini de vivre pour son enfant, de l'élever après l'avoir nourri de son lait, de fermer son cœur et son âme après lui avoir donné son corps, de le conseiller et de le diriger quand il s'éveille à la vie consciente et personnelle. C'est dire que Marie, vraiment et profondément notre Mère, ne cesse invisiblement de nous envelopper de sa tendresse, d'implorer du cœur de son Fils toutes les grâces dont nous avons besoin suivant notre vocation et notre état, d'être continuellement penchée sur nous pour veiller à chacun de nos pas, nous défendre, nous protéger, nous guider, même et surtout les plus malheureux d'entre nous, pour nous garder en vie, dans la vie de la grâce, jusqu'à son plein épanouissement dans la vie de la gloire.

III. — *Le zèle de la T. S. Vierge*

Mais, en la prenant à sa source, on voit aussi ce qu'est cette tendresse maternelle de Marie : tout pour Jésus, pour que se réalise le Christ total, pour l'avènement et l'extension de son règne dans les cœurs, dans les âmes.

En définitive, c'est pour l'avènement et l'extension de ce règne qu'elle accepte de devenir Mère. L'archange Gabriel, le jour de l'Annonciation, ne lui a pas caché l'enjeu du mystère : il s'agit du « règne » sur la maison de Jacob, de l'héritage du royaume de David, d'un règne qui n'aura pas de fin. Et c'est bien à cela qu'elle a dit : oui.

En définitive c'est pour l'avènement et l'extension de ce règne que, son Fils remonté au ciel, elle ne croit pas sa tâche finie, ne se retire pas dans la solitude, prend place dans le groupe apostolique qui a mission de porter l'Evangile par toute la terre, afin de l'animer de sa prière et de sa ferveur au cénacle de la Pentecôte. Elle préside, non d'une présidence d'honneur, mais d'une présidence effective, en ces toutes premières assises de l'Eglise, pour ce qui est des moyens primordiaux et essentiels de cet apostolat : l'union à Dieu et la prière. C'est la force de ses prières et la hauteur de ses mérites qui font passer dans le cœur des apôtres ce souffle de l'Esprit-Saint qui va les porter à la conquête pacifique du monde.

En définitive c'est pour l'avènement et l'extension de ce règne que depuis plus de dix-neuf siècles elle ne cesse d'agir invisiblement et si souvent visiblement dans l'histoire de l'Eglise. Il y aurait là à brosser une fresque magnifique de cette activité apostolique de la T. S. Vierge à travers les siècles pour la confusion des hérésies, pour la moralisation des hommes, pour la liberté de l'Eglise, activité apostolique qui lui a valu entre autres le titre de Secours de la chrétienté, *Auxilium Christianorum.* Mais puisque nous sommes sensibles surtout aux faits contemporains, à ceux qui nous touchent de plus près, à ceux que nous pouvons contrôler et dont nous sommes témoins : est-ce qu'il ne nous est pas donné de toucher du doigt la présence de Marie et « son désir d'étendre le règne de son Fils sur les institutions et les sociétés », dans ses manifestations au cours du dernier siècle et du siècle présent : la rue du Bac, la Salette, Lourdes, Fatima.

Lourdes, le plus cher et le plus universellement connu de nos pèlerinages, n'est-ce pas comme le quartier général de celle qu'on a nommée le Capitaine des armées de Dieu ? Quelle extension du règne du Christ dans les âmes, quelles merveilles de foi, de charité, de culte eucharistique Lourdes n'a-t-il pas opérées non seulement en France mais dans le monde ! Et la T. S. Vierge ne nous apparaît-elle pas comme chef de file des mouvements de l'Action Catholique.

* *

Je parle de Lourdes. A Lourdes je demanderai ma conclusion.

L'évêque qui a charge d'accueillir au Sanctuaire de l'Immaculée les foules venues de tous les horizons de la terre, Mgr Théas, ne cesse de redire aux mouvements d'A. C. et à tous les pèlerins — puisque tous sont appelés à entrer dans l'un ou l'autre de ces mouvements — l'Action Catholique sera mariale ou elle ne sera pas.

Avec quel accent de conviction et d'apostolat il disait aux pèlerins du Rosaire de 1948 : « Je mets ici toute la conviction de mon âme. Il y a un degré de vie intérieure et de fécondité apostolique qu'on ne peut atteindre si on ne devient pas une âme mariale, c'est-à-dire qui se met avec amour et humilité dans la dépendance de Marie. »

Pourquoi cela ? — En définitive parce que Dieu en a décidé ainsi, qu'il a voulu que nous ayons tout par Marie.

Laissez-moi vous citer l'exemple de cet admirable apôtre de la classe ouvrière l'abbé Godin, qui tant aima la Vierge de Lourdes, qu'on a dit qu'il en avait la « hantise ». Il vous apprend de quelle manière il faut quitter Lourdes :

« Vierge de Lourdes, ma bien-aimée, Marie, Reine de mon cœur, j'ai laissé mon âme aux bords du Gave, devant votre grotte ; près de vous elle brûle avec les cierges car elle vous aime.

« Maman, je vous aime comme votre petit enfant d'autrefois, ce petit enfant qui ne savait rien, ne pouvait rien, sinon vous sourire... Je veux rester tout petit, aidez-moi à rester en contact avec le peuple chrétien que vous préférez, à rester l'un d'eux.

« Je ne veux plus être qu'un tout petit instrument entre vos mains, un simple intermédiaire, Vierge aimée, pour gagner des âmes à Jésus, pour consoler nos frères qui souffrent, qui ne savent pas et qui pèchent pour leur montrer leur vrai bonheur, les mener au ciel. »

Lorsque dans le clergé et le laïcat nous aurons beaucoup d'âmes mariales, qui respireront ainsi Marie comme nos poumons respirent l'air, alors la rédemption avancera à grands pas et les ennemis de l'Eglise deviendront ses amis.

Marie Médiatrice

(31 mai)

NOTRE-DAME DE TOUTE GRACE

Dans quelle Eglise de France n'a-t-on chanté comme chaque année pendant ce mois de mai :

C'est le mois de Marie,
C'est le mois le plus beau.
A la Vierge chérie
Disons un chant nouveau.

Il arrive que certains sourient de ce refrain et le parodient ; on nous invite à changer de disque. Il exprime cependant une grande vérité. Il y a toujours du nouveau à dire sur la Sainte Vierge ; elle est « le divin monde de Dieu » (S. Louis-Marie de Montfort), dont on n'épuisera jamais toutes les richesses.

N'est-ce pas un chant nouveau pour beaucoup de chrétiens que le titre de *Marie Médiatrice* que nombre de diocèses honorent en ce dernier jour de mai ?

Et pourtant parmi les noms de celle qu'on a appelée « Notre-Dame de tout nom », il est peut-être celui qui nous fait le mieux comprendre tout ce que la Sainte Vierge est pour nous et par conséquent la place qu'elle doit tenir dans notre religion.

Pour vous en persuader, je rapprocherai ce vocable de *Marie Médiatrice* des principaux vocables de ses litanies ou de notre piété : *Sainte Marie, — Sainte Mère de Dieu, — Notre Mère...*

I. — *Sainte Marie*

C'est sous ce titre que nous commençons de l'invoquer dans ses litanies et dans notre prière : Sainte

Marie, Mère de Dieu, priez pour nous pauvres pécheurs... Sainte Marie ! Elle est même sainte Marie à un degré unique, par excellence, comme si c'était son nom. puisqu'elle est la Très Sainte, la toute Sainte, la Reine de tous les saints.

Et ce titre nous rappelle qu'elle est au sommet de la hiérarchie des saints, le chef-d'œuvre de Dieu dans l'ordre de la sanctification, le plus pur exemplaire de grâce et de vertus de l'humanité.

Ce que nous lisons dans l'histoire des saints : leurs heures ininterrompues de prière, leurs mortifications parfois effrayantes, l'héroïsme de leur vie et de leur martyre, nous jette dans l'admiration. Comment la faiblesse humaine, même poussée et soutenue par la grâce, en arrive-t-elle à ces dépassements ? A tel point que nous disons pour les justifier et nous excuser que c'est plus admirable qu'imitable.

Eh bien ! tout cela se retrouve et à un degré bien supérieur en la Sainte Vierge. Comme le dit S. L.-M. de Montfort sa foi « a été plus grande sur la terre que la foi de tous les patriarches, les prophètes, les apôtres et de tous les saints » *(Traité de la Vraie dévotion,* nº 214). Et ce qu'il écrit de sa foi nous pouvons et nous devons le dire de toutes les vertus : son espérance, sa charité, sa religion, sa pureté, son humilité...

Et il en est ainsi dès le tout commencement de son existence, car il est bien certain que, dès ce premier instant de son Immaculée Conception, elle est pleine de grâces, plus aimée que toutes les créatures, débordant elle-même d'un amour qui a plus de prix devant Dieu que l'amour de tous les saints, comme un diamant vaut mieux à nos yeux qu'une poignée de perles.

Pourtant ce titre de sainte Marie, évocateur de tant de sainteté, s'il nous jette dans l'admiration et s'il fait soupçonner les desseins de Dieu sur la Vierge, ce titre ne nous dit pas son rôle.

II. — *Sainte Mère de Dieu*

Ce rôle, au moins à son point de départ, nous le trouvons indiqué par cette autre invocation : Sainte Mère de Dieu.

C'est là de tous les vocables de Marie celui qui exprime sa plus grande gloire, sa prédestination unique, sa vocation incomparable. Cette Maternité divine crée entre elle et les trois Personnes divines des affinités d'un ordre à part, puisqu'elle fait d'elle, selon l'expression de Montfort, « la Fille très aimée du Père, la Mère admirable du Fils, l'Epouse très fidèle du Saint-Esprit ». Et c'est le fondement de toutes ses prérogatives et de son éminente sainteté : elle est immaculée et pleine de grâce, en vue de sa maternité divine.

Mais, inconsciemment, nous pourrions ne voir en cette maternité divine qu'un sujet de fierté pour elle. Après tout n'est-ce pas un don absolument gratuit de la part de Dieu, qui aurait pu tout aussi bien choisir une autre jeune fille de ce temps là et du même village de Nazareth, pour en faire sa Mère, sans tenir compte pour son choix des dispositions qu'il trouvait en Marie ? Ainsi devait penser cette femme de l'Evangile qui s'écriait : « Bienheureuse votre mère », et à qui Jésus devait répliquer : « Bienheureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent. »

Ou bien encore, comme pensent communément les protestants, nous risquons peut-être de nous en tenir à la stricte signification de ce titre de Mère de Dieu, sans aller jusqu'aux conséquences qu'il renferme. Evidemment, très grand honneur, honneur unique pour une simple créature que Dieu ait daigné en faire sa Mère. Mais il fallait bien qu'il en passât par là, puisqu'il avait décidé de prendre de l'homme jusqu'à sa naissance et à sa condition de petit enfant. Mais, sa tâche maternelle accomplie, Marie aurait joué son rôle ; Dieu la laisserait de côté comme le potier abandonne le moule dont il s'est servi ; il ne resterait à Marie qu'un très grand honneur, celui d'avoir été élue entre toutes comme Mère de Dieu.

Si grand qu'il soit et le plus grand, ce titre de Sainte Marie, Mère de Dieu, ne nous fait donc pas apparaître tout de suite ce que la Sainte Vierge est pour nous, certes la Mère de Dieu, mais aussi notre Mère à nous tous dans l'ordre spirituel.

III. — *Notre Mère*

Nous l'appelons « Mère de Dieu », mais nous ajoutons : « Notre Mère ». Autre titre de la Vierge et très cher à notre cœur. Cette créature bénie entre toutes les femmes ne nous est pas étrangère ; il y a d'elle à nous et de nous à elle les relations les plus intimes qui soient, celles de la mère à son enfant et de l'enfant à sa mère.

Et nous savons que ce n'est pas un mot, mais une réalité. En consentant, en pleine connaissance de cause et en toute liberté, à devenir la mère du Sauveur, et justement parce qu'elle savait qu'il serait le sauveur, qui réintégrerait l'humanité dans la famille adoptive de Dieu, la Sainte Vierge a consenti à tout le mystère de Jésus. Et voilà pourquoi elle nous a conçus et enfantés en même temps que lui dans son chaste sein, en lui donnant à la fois son corps de chair et son corps mystique.

« Une même mère ne met pas au monde la tête ou le chef sans les membres, ni les membres sans la tête ; autrement ce serait un monstre de nature ; de même dans l'ordre de la grâce, le chef et les membres naissent d'une même mère ; et si un membre du corps mystique de Jésus-Christ, c'est-à-dire un prédestiné naissait d'une autre mère que Marie qui a produit le chef, ce ne serait pas un prédestiné, ni un membre de Jésus-Christ, mais un monstre dans l'ordre de la grâce » *(Traité de la Vraie dévotion...,* nº 32).

Aussi bien, pour que personne n'en ignore, N.-S. tient à le proclamer de sa propre bouche et au moment même qu'il nous sauve sur la croix, en nous donnant tous pour fils à sa mère en la personne de saint Jean, son disciple bien-aimé : Femme, voici votre enfant.

Ainsi donc la Sainte Vierge est vraiment notre Mère, la mère de tous les hommes, du jour où elle a donné le sauveur de l'humanité. Nous lui devons après Dieu notre vie surnaturelle, notre vie d'enfants de Dieu, comme nous devons après Dieu notre vie humaine, notre vie d'enfants des hommes, à notre maman de la terre. Nous savons que nous ne pouvons pas lui être indifférents, qu'elle nous regarde comme les enfants de ses larmes et de ses douleurs, qu'elle veille sur nous, qu'elle nous protège, qu'elle nous aime de cet amour jamais lassé ni rebuté malgré nos fautes, qui est l'amour des mamans.

IV. — *Marie Médiatrice*

Mais ce que nous ne savons pas assez, c'est que la T. S. Vierge qui a conçu et enfanté spirituellement toute l'humanité, en même temps qu'elle concevait et enfantait corporellement son Jésus, exerce en fait cette